

Études internationales



NATO After Czechoslovakia. The Center for Strategic and International Studies, Georgetown University, Washington (Special Report Series no 9), avril 1969, 98 p.

Soviet Sea Power. Du même éditeur (Spécial Report Series no 10), juin 1969, 134 p.

Albert Legault

Volume 1, numéro 3, 1970

Les relations Canada-Europe : aspects culturels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700044ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700044ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Legault, A. (1970). Compte rendu de [*NATO After Czechoslovakia*. The Center for Strategic and International Studies, Georgetown University, Washington (Special Report Series no 9), avril 1969, 98 p. / *Soviet Sea Power*. Du même éditeur (Spécial Report Series no 10), juin 1969, 134 p.] *Études internationales*, 1(3), 91–92. <https://doi.org/10.7202/700044ar>

Tous droits réservés © Études internationales, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

6. L'ouvrage dans l'ensemble, reste très superficiel et on aurait souhaité davantage de tableaux ou de graphiques, ce qui nous aurait évité une lecture fastidieuse.

7. L'ouvrage reste trop « économie internationale » et pas suffisamment « administration internationale ». À ce sujet, Vernon a fait beaucoup mieux et en beaucoup moins de pages.

8. Aucune mention n'est faite des travaux de Hymer, Safarian, Dunning, Bertin, etc., et disons-le sans fausse modestie, du Rapport Watkins. Un seul article de Behrman est cité et il n'est pas parmi ses meilleures contributions. Aharoni est cité dans la bibliographie, mais il n'a sûrement pas été utilisé. Pourtant, tous ces auteurs ne partagent pas l'optimisme béat de Salera à l'égard de la firme plurinationale. En somme, l'auteur a perdu une excellente occasion d'écrire un bon ouvrage.

9. J'allais presque oublier. Les chapitres purement descriptifs ne sont pas trop mauvais.

BERNARD BONIN,
professeur,
École des Hautes Études Commerciales,
Université de Montréal.

NATO After Czechoslovakia. The Center for Strategic and International Studies, Georgetown University, Washington (Special Report Series N° 9), avril 1969, 98p.

Soviet Sea Power. Du même éditeur (Special Report Series N° 10), juin 1969, 134p.

Ces deux brochures s'insèrent dans le cadre d'une série de publications destinées au grand public et aux spécialistes. Il est donc assez difficile, à priori, de concilier dans une même formule le goût de l'information générale bien traitée et le souci d'aller au fond des choses. Pour être franc, si la seconde étude sur laquelle nous reviendrons est fort bien faite, la première, en revanche, n'est ni chair ni poisson, ni figue ni raisin, ni poire ni fromage.

L'étude se divise essentiellement en trois parties. Une première traite des sentiments (*mood*) européens vis-à-vis de questions aussi variées que Berlin, l'OTAN, le traité sur la non-prolifération, la France, les dissensions in-

ternes de l'Alliance, et la génération montante. Tout cela en un peu plus d'une quinzaine de pages, ce qui, convenons-en, tient du miracle ou de la fantaisie qui s'égare.

La deuxième partie pêche aussi par excès : les condoléances alliées vis-à-vis de l'OTAN, l'importance de la présence des forces américaines en Europe, la planification militaire au sein de l'Alliance, le rôle de la Grande-Bretagne en Europe, et j'en passe. Suite aux événements tchécoslovaques, les auteurs de l'étude concluent que l'OTAN ne disposerait peut-être pas d'un temps d'alerte et de mobilisation suffisant pour arrêter la poussée des forces soviétiques en Europe (p. 45). Quant à la présence de la flotte soviétique en Méditerranée, ni les Français, ni les Italiens, ni les Britanniques ne paraissent l'interpréter comme un danger militaire (p. 50). Il semble bien, cependant, que la plupart des alliés sont d'accord pour y voir le désir des Soviétiques d'accroître leur influence politique dans le bassin méditerranéen.

Parce qu'il fallait faire le tour de la question d'une manière aussi complète que possible, on passe donc allègrement de la politique à l'économie. Quoiqu'il en soit, la troisième partie pèse le pour et le contre des diverses solutions préconisées pour résoudre la crise monétaire internationale. On s'attarde notamment sur la possibilité d'accroître (1°) les liquidités monétaires, (2°) les droits de tirage spéciaux, (3°) la flexibilité des taux fixes ou des monnaies à parité fixe.

Le tout est enfin couronné par une série d'observations où la moitié des « panelistes » se perd en conjectures sur le bien-fondé de certaines des hypothèses développées dans le texte. En un mot comme en cent, on regrette que la montagne ait accouché d'une souris.

Le deuxième recueil, en revanche, m'a séduit pour plusieurs raisons. Il est court, concis et bien construit. D'autre part, plusieurs collaborateurs sont d'excellents spécialistes de la stratégie maritime soviétique, dont notamment le professeur Laurence W. Martin de King's College, auteur d'un important ouvrage sur la mer et la puissance maritime, Hanson Baldwin autrefois du *New Times Times*, et Curt Gasteyger anciennement rattaché à l'Institut des Études stratégiques de Londres et aujourd'hui directeur scientifique de l'Institut des Études atlantiques, à Paris. Notons, enfin, que l'ouvrage comporte une série de planches en couleurs qui permettent au lecteur de se faire une

excellente représentation graphique de l'évolution des flottes marchandes et militaires tant soviétiques qu'américaines.

De Pierre le Grand au grand dessein de l'amiral Gorshkov, le premier chapitre retrace le cheminement du rêve russe d'avoir accès aux mers chaudes, cette « fenêtre » sur le monde occidental. On s'interroge abondamment sur les objectifs poursuivis par l'U. R. S. S. aussi bien que sur les rôles et missions qui seraient éventuellement confiées aux forces navales soviétiques en cas de guerre. Sur ce dernier point, le doute subsiste.

Avec raison d'ailleurs. Bornons-nous pour le moment à constater les faits. En ce qui concerne les forces stratégiques navales soviétiques, elles sont nettement distancées par les sous-marins Polaris américains qui croisent avec impunité au large des côtes. On calcule cependant que les Russes auront rattrapé leur retard vers 1972 et qu'ils dépasseraient même les Américains dans la course à la supériorité navale s'ils poursuivent au même rythme qu'aujourd'hui le développement de leurs sous-marins de la classe « Y ». Les Soviétiques de plus, font un effort considérable dans le domaine du transport maritime. De la douzième place qu'ils occupaient en 1958, ils sont passés dix ans plus tard à la cinquième place. Leur flotte de pêche, d'autre part, ne le cède en rien aux autres puissances et n'est dépassé, en fait, en ce qui concerne le nombre de tonnes métriques de poissons capturés, que par le Pérou et le Japon. Les Russes, enfin procèdent à la recherche océanographique sur une vaste échelle dont l'importance n'est plus aujourd'hui à souligner face à l'intérêt croissant que manifestent les pays vis-à-vis de l'exploitation du sous-sol marin.

Il faut toutefois tempérer ces vues alarmistes par les quelques considérations suivantes. Les Russes ne disposent pas d'une flotte de soutien logistique et de possibilités de ravitaillement comparables à celles des Américains. Bien que le nombre de bâtiments marchands soit supérieur à celui des États-Unis, ceux-ci l'emportent toujours, du moins si l'on s'en tient au tonnage respectif des flottes, bien que l'écart aille rétrécissant au cours des années. Quant aux forces stratégiques navales, les Américains ont une avance qualitative considérable et la même chose vaut pour le domaine de la lutte anti-sous-marine.

Il est donc difficile d'évaluer à coup sûr les véritables intentions soviétiques. Chose certaine,

leurs divers programmes paraissent être fort bien coordonnés. Il est tout à fait légitime qu'ils tentent de se tailler la part du lion dans le fret maritime, d'accroître leurs débouchés commerciaux en même temps que leur influence politique dans la mer du Japon, dans l'océan Indien et en Méditerranée. Reste à savoir si cette expansion soudaine se traduira par des perturbations politiques dans divers points chauds du globe. On note avec intérêt, en ce domaine, l'accroissement de l'aide navale soviétique à certains pays comme Cuba, l'Iraq, la Syrie, l'Égypte et l'Indonésie.

Quoiqu'il en soit, les sous-marins lanceurs d'engins revêtent aujourd'hui une importance beaucoup plus déterminante que celle que l'on attachait autrefois à la protection des lignes de communications maritimes, ainsi qu'aux convois d'escorte. Le rôle des forces navales est de plus en plus diversifié et conçu en fonction d'opérations limitées, exécutées avec rapidité et efficacité. C'est sans doute sous cet aspect que l'accroissement des forces navales soviétiques est le plus inquiétant. L'accroissement des sous-marins lanceurs d'engins ajoute certes à cette inquiétude mais deux facteurs laissent planer quelque espoir. Ce sont les pourparlers américano-soviétiques à Vienne sur la limitation des armements stratégiques et les négociations à Genève sur la démilitarisation des fonds marins.

ALBERT LEGAULT,
professeur,
département de Science politique,
université Laval.

OJHA, Ishwer C., *Chinese Foreign Policy in an Age of Transition: The Diplomacy of Cultural Despair*, Beacon Press, Boston, 1969, 234p.

On pourra s'apercevoir que dans l'ouvrage du professeur Ojha l'intuition tient une place plus grande que celle de l'analyse proprement scientifique de la politique étrangère chinoise. Cette intuition cependant est remarquable et sert, du moins dans les trois premiers chapitres, à présenter un excellent réquisitoire contre les idées toutes faites qui généralement servent de points de départ à des analyses plus scientifiques.

Le professeur Ojha montre très bien qu'il ne convient plus de considérer la Chine comme